



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

P. DE CONSTANTIN

TRADUCTION

EN VERS FRANÇAIS

POÉSIES DE CATULLE

MORETUM DE VIRGILE

La Muse des Latins, c'est de la Grâce encore,
Son miel est pris des fleurs que l'autre fit éclore.

SAINTE-BEUVE.

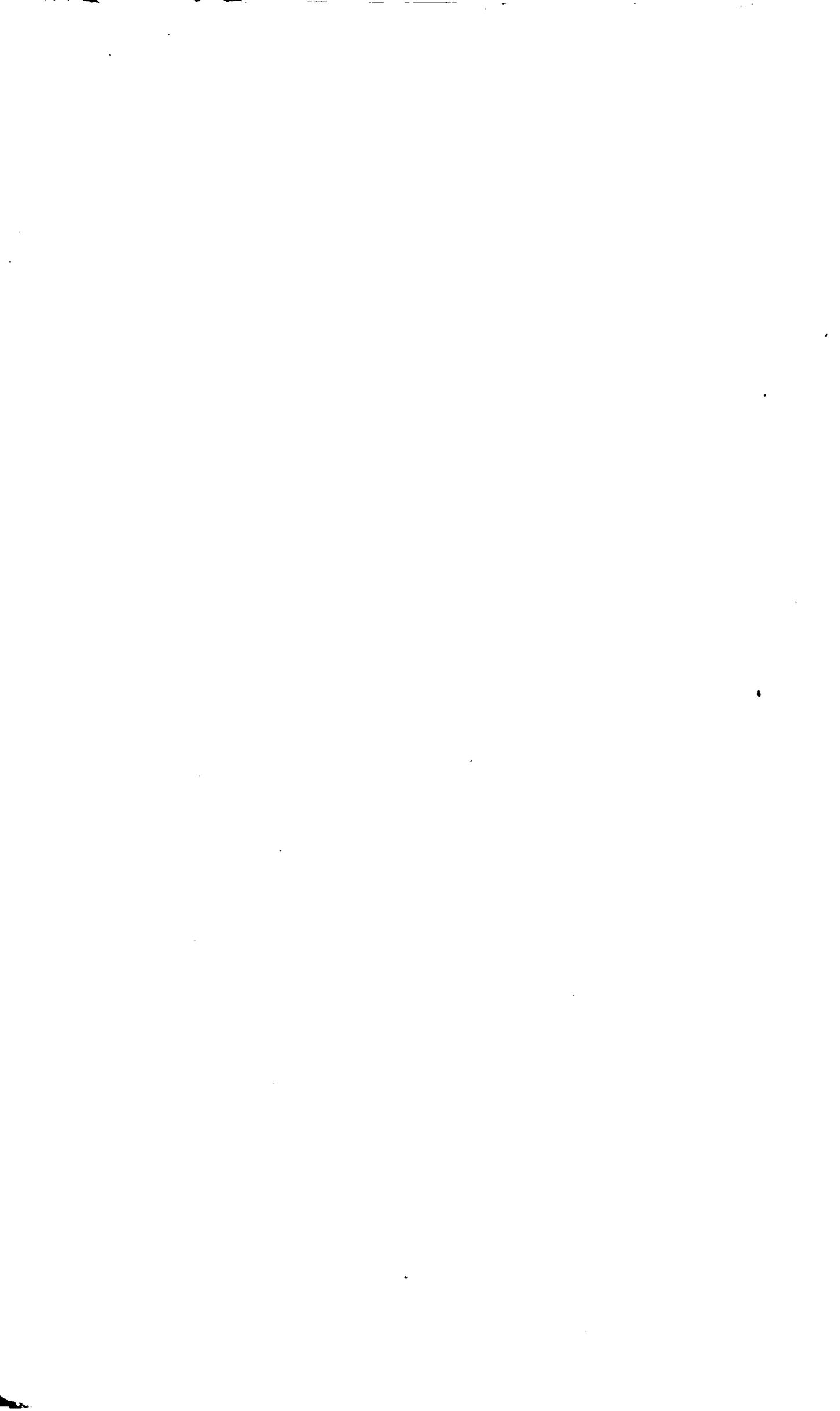
PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALEIS-ROYAL, 15, GALVRE D'ORLÈANS

1859







11.80.6-16

TRADUCTION



Librairie Dentu

P. DE CONSTANTIN



TRADUCTION

EN VERS FRANÇAIS



POÉSIES DE CATULLE

MORETUM DE VIRGILE

La Muse des Latins, c'est de la Grèce encore ;
Son miel est pris des fleurs que l'autre fit éclore.

SAINTE-BEUVE.



PARIS •

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL; 13, GALERIE D'ORLÉANS

1859

Droits réservés.



CATULLE



CATULLE

NOTICE

Catulle naquit à Vérone ou à Sirmium, l'an 86 avant Jésus-Christ.

Il mourut pauvre, dit-on; mais il eut le temps d'immortaliser sa lyre.

Son père, Valérius, était de famille noble, et fut l'ami de César, que Catulle ne craignit pas de poursuivre de piquantes épigrammes.

Les poésies de Catulle ne forment qu'un recueil

peu volumineux : ce sont particulièrement des pièces fugitives ; mais il y a aussi des sujets d'un genre plus élevé, tels que les épithalames et les pièces élégiaques. L'épithalame de *Thétis et Pélée*, et les vers gracieux sur le *Moineau de Lesbie*, sont regardés comme les fleurs les plus charmantes de la couronne du poète.

A CORNÉLIUS NÉPOS



A CORNÉLIUS NÉPOS

A qui donner ces joyaux qu'a polis
Tout récemment la pierre la plus fine,
Ces vers enfin que m'a dictés Cypris?
A toi, Cornélius, qui donnas quelque prix
Aux bluettes naissant sous ma plume badine,
Lorsque déjà de ton hardi pinceau
Nous retraçant l'histoire d'Italie,
Trois volumes enfin formèrent ce tableau,

Et tous, par Jupiter ! tous, marqués sous le sceau

- Et du savoir et du génie !

Reçois donc, aujourd'hui, ce volume mignon :

Tel qu'il est, le voici : c'est une main amie

Qui se plaît à t'en faire don.

Et vous, pour ma couronne, ô chaste Polymnie !

• Daignez unir au myrte d'Idalie

Le laurier du sacré vallon.



AU MOINEAU DÈ LESBIE



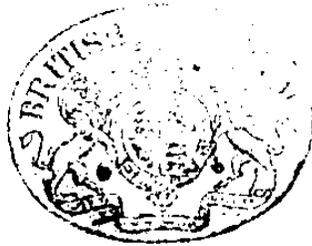
AU MOINEAU DE LESBIE

Moineau charmant ! joujou que ma Lesbie
Aime à cacher dans son sein gracieux,
A qui sa main agaçante et jolie
Donne souvent un doigt capricieux
Pour un assaut d'aimable espièglerie,
Quand, loin de moi, cette amante chérie
Cherche à calmer ses ennuis soucieux ;
Heureux moineau ! dont la grâce console
Pour un instant l'objet de mes amours,
Ces jeux d'enfant, où sa douleur s'envole,

Que ne sont-ils pour moi d'un tel secours !
Si tu calmais ma peine violente,
Tu me serais encor d'un plus grand prix
Que ne le fut à l'agile Atalante
La pomme d'or de l'aimable Cypris.



SUR LA MORT DU MOINEAU DE LESBIE



SUR LA MORT DU MOINEAU DE LESBIE

Grâces, pleurez ! Amours, versez des larmes !
Pleurez aussi, vous tous que la beauté
A revêtus ici-bas de ses charmes !
Que de vos pleurs ce jour soit attristé.
Il ne vit plus l'oiseau de mon amie :
Par un arrêt que la Parque a rendu,
Le passereau qu'adorait ma Lesbie
Aux sombres bords, hélas ! est descendu !
Il connaissait sa fidèle maîtresse,
L'aimable oiseau ! comme une jeune enfant

Connait sa mère, objet de sa tendresse.
Il sautillait près d'elle, triomphant,
De tous ses pas son aile était captive,
Il gazouillait pour charmer son loisir.
Et maintenant il erre sur la rive
D'où l'on ne voit personne revenir.
Sois donc maudite, ô toi ! rive fatale,
Rive funèbre, où l'on voit chaque jour
Toute beauté que ton nocher signale
S'évanouir sans espoir de retour !
Dans ta rigueur, au fond du sombre abîme,
Tu l'as ravi, cet oiseau gracieux !
O du trépas innocente victime,
Il fut cruel pour nous, l'arrêt des cieus.
Pauvre petit, qu'aimait tant ma Lesbie,
C'est toi qui fais, ô cruelles douleurs !
Que l'œil charmant de ma fidèle amie
Est maintenant gonflé, rougi de pleurs !



A FABULLUS



A FABULLUS

Cher Fabullus, oui, si les dieux
Te donnent un jour favorable,
Bientôt, chez moi, bientôt je veux
T'offrir un souper délectable ;
Si du moins tu m'as apprêté
Alors quelques mets pour ma table,
Et que tu mènes nymphe aimable,
Sans oublier, en ce traité,
Bon vin, sel attique, agréable
Auxiliaire de gaité.

Alors, ô mon convive aimable !
Je t'offre un souper délectable.
Car ton Catulle, nuit et jour,
Laisse Arachné dans sa cassette ;
Mais il peut t'offrir, en retour,
Le feu d'une verve coquette
Qu'excitent Bacchus et l'Amour,
Et d'où jaillit mainte fleurette.
Puis il t'offre un parfum exquis,
Une essence pure, embaumée,
Don des Grâces et de Cypris
Qu'a recueilli ma nymphe aimée,
Et dont tu goûteras le prix.



LE DIEU DES JARDINS



LE DIEU DES JARDINS

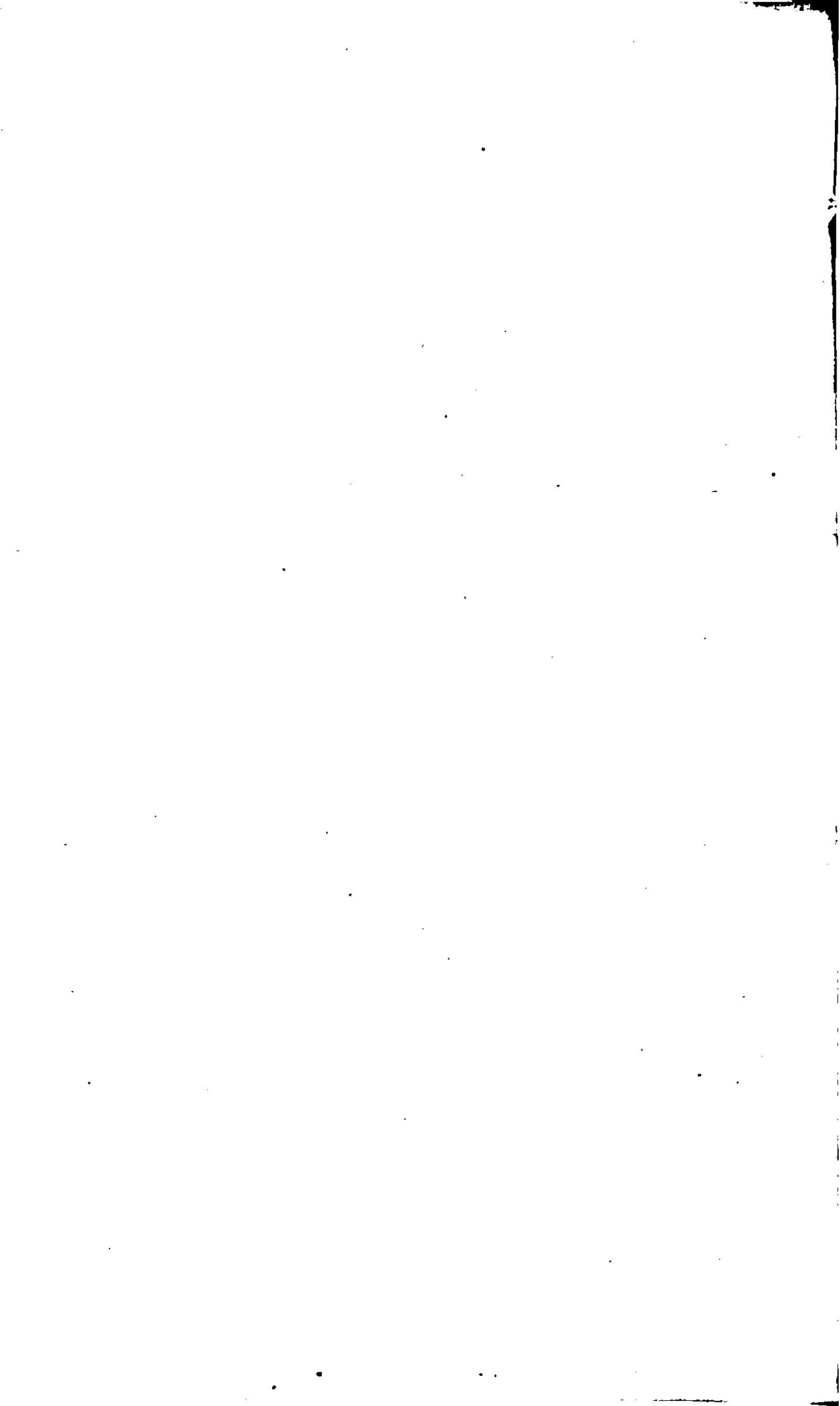


O jeunes gens ! c'est moi que la hache rustique
A façonné, sans art, du tronc d'un chêne antique,
Qui nourris cette ferme, à l'écart des hameaux,
Et dont on voit le toit de gerbes de roseaux.
Elle prospère aussi tous les ans davantage,
Car les cultivateurs de cet humble héritage
Reconnaissent en moi, dans ce site écarté,
Un protecteur puissant, une divinité.
Et le père et le fils, dans un culte fidèle,
Par des soins assidus me témoignent leur zèle.

L'un, m'honorant toujours, ainsi qu'un immortel,
Écarte avec sa faux l'herbe de mon autel ;
Et l'autre, devant moi, non moins soigneux, étale
De modestes présents d'une main libérale.
J'ai la première fleur qui sourit au printemps,
L'épi tendre et gonflé qui couronne les champs,
La douce violette à la teinte azurée,
Et le pavot ouvrant sa corolle empourprée ;
La courge jaune pâle, et de l'humble verger
Les prémices si doux que j'aime à protéger.
Je reçois même encor, pour offrande divine,
Du painpre généreux la grappe purpurine.
Et souvent même enfin, — mais que l'on soit discret, —
On m'immole une chèvre, un bouc jeune, en secret.
Aussi, pour ces honneurs qu'il devra reconnaître,
Le Dieu garde la vigne et le jardin du maître :
Il en défend l'approche aux oiseaux destructeurs,
Et sait en écarter les jeunes maraudeurs.
Ainsi, gardez-vous bien, jeunes gens du village,
D'exercer en ce lieu votre main au pillage.
Le voisin est plus riche et son dieu plus clément.
Allez-y : ce sentier vous guide sûrement.



A LESBIE



A LESBIE

Il égale les dieux, dans leur bonheur suprême,
Les surpasse, peut-être, en sa félicité,
Celui qui, sous tes yeux, entend la voix qu'il aime,
Contemple ta beauté;

Qui peut voir sur ta bouche éclore ce sourire
Dont le charme ravit tous mes sens à la fois.
Car, devant toi, Lesbie, un magique délire
Vient enchaîner ma voix.

Un feu subtil, aigu, m'embrase, me dévore ;
Mon oreille n'entend qu'un son vague et confus ;
Mon œil, soudain, perdu sur celle que j'adore,
Se trouble, ne voit plus.

Le loisir, ô Catulle ! est un poids qui t'opprime ;
Pourquoi livrer ton cœur aux molles voluptés ?
Elles perdent les rois, et creusent leur abîme
Aux brillantes cités.



FRAGMENT



FRAGMENT

Dans quel effroyable séjour,
Réponds enfin, belle inhumaine,
Une lionne libyenne
A donc pu te donner le jour ?
Ou quelle Scylla rugissante
Dans son sein a formé ton cœur,
Toi dont la fatale rigueur
Dédaigne la voix gémissante
D'un amant mourant de douleur? . . .





NOCES DE THÉTIS ET PÉLÉE



NOCES DE THÉTIS ET PÉLÉE

Le Pélion, jadis, sur le sein de Neptune,
Vit ses sapins voguer au gré de la fortune,
Jusques aux flots du Phaxe et les confins d'Æta :
La jeunesse d'Argos alors se dévoua
Pour aller conquérir la toison de Colchide ;
Un esquif est lancé sur la plaine liquide,
Et des héros vaillants, tous de gloire enivrés,
La rame, avec ardeur, fend les flots azurés.

Minerve, des cités puissante souveraine,
Forme un char que Zéphyr conduirait d'une haleine ;
Elle fit de sapin l'esquif aventureux,
Le premier qui brava le flot tumultueux.
La vague, sous la proue, à peine se divise,
A peine elle blanchit la rame qui la brise,
Que les monstres de l'onde, et les nymphes sur l'eau,
S'élèvent, admirant ce prodige nouveau.
Pour la première fois, sur ces plaines liquides,
Sans leurs voiles jaloux, les blanches Néréides
Offrent aux yeux mortels d'ineffables appas,
L'éclat d'un sein d'albâtre aux contours délicats.
Pour la nymphe Thétis alors brûle Pélée,
Pour un mortel Thétis alors rêve hyménée,
Et Neptune, lui-même, alors cède à leurs vœux.

O vous, héros ! enfants des siècles plus heureux !
Salut, race divine ! ô Pallas, notre mère !
Vous serez de mes chants l'objet et la lumière ;
Et toi, qu'illustre encor un aussi grand hymen,
De l'Émathie, ô toi ! la gloire et le soutien,
Pélée, à qui le Dieu qui gouverne le monde,
Cède aujourd'hui le cœur d'une nymphe de l'onde !
La plus belle, Thétis te prend pour son époux ;
Son aïeule souscrit à cet hymen si doux,

Ainsi que l'océan dont le flot environne
Le globe des mortels comme une immense zone.

Mais les dieux de la fête ont donné le signal.
Toute la Thessalie au palais nuptial
Accourt pour célébrer la pompe solennelle,
Et porte des présents pour l'épouse nouvelle.
Scyros est solitaire ; et de Tempé, soudain,
De Crénon, de Larisse, en un joyeux essaim,
Le peuple s'introduit dans les murs de Pharsale.
Mais aux travaux des champs cette pompe est fatale :
Le bœuf, libre du joug, et le pesant hoyau
Laissent l'herbe épaissir près du pampre nouveau ;
La serpe, du verger, n'éclaircit plus l'ombrage,
Et le soc, oisif, dort auprès de l'attelage.

Cependant, de la foule entrent les flots épais ;
On s'anime, on s'égaye en l'opulent palais :
Tout de l'illustre hymen y retrace la gloire :
Ici l'or et l'argent, là des trônes d'ivoire ;
Des tables de Paros, des vases précieux
De tous les spectateurs éblouissent les yeux.
Au milieu du palais, dans la plus riche salle,
S'élève de Thétis la couche nuptiale,
Où des tissus de pourpre, ouvrage tyrien,

Recouvrent les contours de l'ivoire indien ;
Et des héros, des rois, gloires de la patrie,
Des exploits éclatants forment la broderie
Qui se répand autour du lit voluptueux.

L'œil y distingue, au bord des flots tumultueux,
Ariane éperdue, errante sur la rive.
Son regard suit au loin, sur l'onde fugitive,
Thésée ! — Est-ce bien lui dont le furtif départ
La livre seule au gré des flots et du hasard ?... —
Mais il fend l'onde amère, et sur l'aile d'Éole,
De son volage amour la promesse s'envole.
Sur l'algue de la plage, en proie à ses douleurs,
La fille de Minos, morne et les yeux en pleurs,
Ressemble au marbre où l'art a formé la bacchante ;
Son regard erre... il erre... et son cœur s'épouvante.
Mille soucis cuisants, comme les flots, soudain,
Tumultueusement s'agitent dans son sein.

Sous la mitre, sa main distraite et négligente,
Ne sait plus ramener sa chevelure errante ;
Ni contenir son sein sous le léger manteau,
Ou sa gorge de lis sous un chaste bandeau.
Tout est dans le désordre, et la vague ironique
Vient lécher à ses pieds sa flottante tunique.

Mais qu'importe le flot ! qu'il vienne submerger
Sa mitre phrygienne ou son voile léger ?
C'est toi , Thésée, hélas ! de l'amante insensée,
Qui , seul , peux occuper le cœur et la pensée !
O jeune infortunée ! à quel cruel tourment
Te dévoua Vénus, au funeste moment
Où, délaissant les bords sinueux du Pirée,
Chez un injuste roi vint le cruel Thésée !

Autrefois, pour venger le meurtre d'un héros,
La peste ravageait la cité de Cécrops :
Et comment apaiser le ciel inexorable ?
Tous les neuf ans, dit-on, cette ville coupable,
En Crète, au Minotaure, envoyait dans ce but,
La jeunesse d'élite en fidèle tribut.
Mais à l'aspect des maux qui frappent sa patrie,
Athène aux murs naissants, son Athène chérie,
Thésée alors conçut, dans son cœur ulcéré,
Pour ses concitoyens un dévouement sacré :
Il se livre aux Crétois, rachetant les subsides,
Plutôt que de souffrir que tant de Cécropides.
Jeunes adolescents, vierges pleines d'appas,
Loin du ciel paternel, accourent au trépas.
Il gravit un esquif à la voile rapide,
Et bientôt de Minos franchit le seuil splendide.

La princesse le voit, et son cœur est charmé;
Elle attache au héros son regard enflammé,
Elle qui dans la paix, sous l'aile maternelle,
Du berceau virginal n'eut que l'abri fidèle;
Elle qui ne devait ses sourires charmants
Qu'à la voix de sa mère, à ses embrassements !
Tel du myrte naissant grandit le vert feuillage
Qui doit de l'Eurotas embellir le rivage,
Telle éclôt une fleur au souffle du printemps.
A peine elle a baissé ses regards éclatants
La vierge, que l'Amour, d'une main triomphante,
Plonge au fond de son cœur une flèche sanglante.
Et victime insensée en son brûlant transport,
Elle aime son délire et sourit à la mort.

Amour ! dispensateur de soupirs et de charmes,
Toi qui remplis les cœurs d'espérance ou d'alarmes ;
O reine d'Idalie, ô reine de Golgos,
A quels maux livrez-vous la fille de Minos ?
Son âme en deuil, en proie au plus cruel délire,
Pour un hôte étranger incessamment soupire !
Quelle frayeur surgit dans son cœur palpitant !
Quelle tendre pâleur sur son front se répand,
Quand Thésée, accourant contre le monstre horrible,
Va braver les périls d'une lutte terrible !

Que d'offrandes au ciel promises chaque jour
Pour qu'il protège, hélas ! l'objet de son amour !
Que de tendres élans à l'ombre du mystère,
Et de vœux dans son cœur, que sa pudeur veut taire !

Au sommet du Taurus, tel un souffle fougueux
Arrache avec fureur un chêne au tronc noueux ;
Tel le sapin altier sur sa base géante
Agite en vain ses bras, s'abat sous la tourmente ;
L'arbre déraciné dans sa chute gémit,
Et brise sès rameaux sur le sol qui frémit :
Ainsi Thésée abat d'une main valeureuse
Le monstre en vain dressant sa corne tortueuse.
Il revient, sur son front la gloire resplendit ;
Il vient, suivant le fil léger qui le conduit,
Tel qu'un guide sacré, dans la route inégale
Que l'œil perd à travers les détours du dédale.

Mais pourquoi prolonger ce récit douloureux ,
Retracer de l'amour les combats rigoureux ?
Dirai-je, hélas ! comment une vierge insensée
Délaissa pour l'amour frivole de Thésée
Les traits chéris d'un père, et d'une tendre sœur
Le sourire charmant d'ineffable douceur ;
Les doux embrassements d'une mère éplorée,

Et du toit paternel la mémoire sacrée ?
Comment elle aborda les rives de Naxos,
Et, pendant son sommeil, comment, au bord des flots
La délaissant soudain, l'époux impitoyable
L'abandonne à l'horreur d'un réveil formidable ?
Oh ! que de cris perçants, alors, que de sanglots
De la plage sonore éveillent les échos !
Tantôt elle gravit des roches menaçantes
D'où son œil suit au loin les vagues écumantes ;
Et tantôt, seule, errant sur ces sables déserts,
Elle va s'élançer contre les flots amers,
Relevant, au contact de la vague écumeuse,
Le tissu qui couvrait sa jambe gracieuse.
Elle exhale sa plainte, et sa voix par instants
Arrive sur sa lèvre en sanglots haletants :

« Pourquoi, me confiant à l'océan rapide,
Loin du seuil paternel m'entraînas-tu, perfide,
Et, me livrant soudain aux destins rigoureux,
M'abandonnes tu seule en ce séjour affreux ?
Pourquoi, bravant les dieux, outrageant la nature,
T'en reviens-tu chargé du poids de ton parjure ?
Barbare, rien n'a pu faire fléchir ton cœur,
Ni les sombres tableaux, ni les cris du malheur !
Mais, de tous tes serments, de toutes tes promesses,

Est-ce donc là le gage, hélas ! que tu me laisses ?
Où donc sera ce prix d'un glorieux hymen,
Le prix ?..... Mais tout s'envole au souffle aérien !
Oh ! ne croyons jamais aux flatteuses paroles
Que l'homme nous prodigue en ses discours frivoles !
Tant qu'il n'écoute plus que la voix du désir,
Que de vœux il nous fait et jure d'accomplir !
Mais quand il a ravi tout à notre faiblesse,
Un parjure odieux survit à sa promesse.
Dans l'abîme où la mort a menacé tes jours
Ne t'ai-je pas donné, cruel, tout mon secours,
De préférence même à mon malheureux frère ?
Et, pour prix du bienfait, une affreuse misère,
Un désert formidable où de vils animaux
De la terre et de l'onde, où d'avidés oiseaux
Demain..... dans un instant..... je serai la pâture !
C'est l'aspect du trépas, hélas ! sans sépulture.
Quelle lionne, ô dieux ! t'a porté dans ses flancs,
Et quel antre abrita, depuis, tes jeunes ans ?
Quelle mer t'a vomi sur la rive écumante ?
Quelle syrte plutôt, quelle Scylla grondante,
Quel monstre de la mer, quelle Charybde, enfin,
T'a pu donner le jour, t'a nourri de son sein ?

« Mais si ton cœur, soumis aux volontés d'un père,

Repoussait de l'hymen la loi douce et sévère,
Tu pouvais me conduire en vos palais jaloux,
Où le titre d'esclave encor m'eût été doux.
J'aurais trouvé du moins ainsi, sous tes auspices,
Un orgueil plein de charme à servir tes caprices,
A verser sur tes pieds un flot pur et brillant,
A recouvrir ton lit d'un voile étincelant.

« Mais pourquoi fatiguer de ma plainte importune
Les vents, ce sol désert, les plaines de Neptune,
Objets dans la nature insensibles et froids,
Que ne peuvent toucher les accents de ma voix ?
Il vogue sans remords au sein de l'onde amère ;
Je ne vois nul mortel sur l'algue solitaire.
Dans mon malheur, ô ciel ! l'implacable destin
Refuse à mes soupirs même un écho lointain !
Toi dans les mains de qui notre destin repose,
Père des dieux ! pourquoi des rivages de Gnosse
Aux vaisseaux de Cécrops permis-tu d'approcher ?
Pourquoi, sur un esquif, un perfide nocher,
De son pays natal venant payer la dette,
S'en vint-il jeter l'ancre aux rochers de la Crète ?
Pourquoi donc le cruel, sous un voile trompeur
Célant les noirs forfaits que méditait son cœur,
Vint-il solliciter au palais de mon père

Cette hospitalité qu'on doit à la prière ?
Où diriger mes pas, où porter mon espoir ?
Collines de la Crète, irai-je vous revoir ?
Mais la mer entre nous étend son gouffre immense,
Et nul esquif, hélas ! vers ces bords ne s'élançe.
Puis-je espérer encore en l'auteur de mes jours,
Attendre de sa main le paternel secours ?
Mais n'ai-je pas moi-même attristé sa vieillesse,
Et, dans l'égarement d'une fatale ivresse,
Ne l'ai-je pas quitté pour suivre l'inhumain
Qui du sang de mon frère avait souillé sa main ?
Dois-je me confier dans un époux fidèle ?
Il trouve à ses efforts la rame trop rebelle,
Et gourmande les vents et la lenteur des flots.
Seul, le sombre rivage entend mes vains sanglots ;
Je ne vois que les bords sauvages de cette île ;
Point de toit protecteur, point d'abri, point d'asile !
La mer autour de moi me défend tout abord :
Partout le désespoir, le silence, la mort !

« Je ne fermerai pas mes yeux à la lumière,
Je ne finirai pas ma fatale carrière,
Sans implorer le ciel au suprême moment
Et sans jeter un cri contre un parjure amant.
Sombres divinités, de vengeances avides,

Terreur du cœur coupable, ô pâles Euménides,
Dont le front hérissé de reptiles sanglants
Exprime les fureurs que recèlent vos flancs,
Hâtez-vous d'accourir à ma voix déchirante !
Écoutez, écoutez la plainte délirante
Qui doit vous révéler la rigueur de mon sort,
Et de mon sein brûlant s'échappe avec effort !
De mes tourments affreux interprète fidèle,
Oh ! ne rejetez pas ma voix qui vous appelle !
Et que l'ingrat Thésée, auteur de mes tourments,
O Déesses ! ainsi que ses cruels parents,
Éprouvent dans leur âme une douleur égale
A celle que j'endure en cette heure fatale ! »

Après que sa prière et ce cri solennel
Eurent franchi le seuil du palais éternel,
Du souverain des dieux un regard redoutable
Changea de l'univers l'harmonie admirable ;
Et la terre et les flots soudain furent troublés,
Et des cieus éclatants les astres ébranlés.
Thésée, à son retour, va voir fêter sa gloire :
Mais du parjure amant c'est l'heure expiatoire !
Comme un rayon s'éteint dès que l'ombre épaissit,
Sa mémoire aussitôt se trouble et s'obscurcit ;
Aux ordres paternels si longtemps attentive,

Elle est rebelle, hélas ! au moment qu'il arrive ;
Il ne la trouve plus au fortuné moment
Où d'un père il attend le tendre embrassement,
Quand, des ports d'Érechthée apercevant l'image,
Il devait arborer les signaux du présage.

Car, avant de quitter sa patrie et ses dieux,
Thésée avait, dit-on, au moment des adieux,
A son père attendri donné cette promesse
Que réclamait cet ordre où vivait la tendresse :
« O toi qui m'es plus cher que le rayon du jour,
Toi qui devais charmer de ton dernier retour
Quelques moments encor de ma longue existence,
Et que du sort, hélas ! la fatale puissance
Me force de livrer aux aveugles hasards ;
Oh ! puisque tout t'arrache à mes tristes regards,
Et ta vaillante ardeur, et mon sort déplorable,
Pars, mon fils, et délaisse un père inconsolable,
Dont les yeux par les ans alanguis pour jamais
A peine ont contemplé la douceur de tes traits ;
Mais, bien loin d'éloigner mon cœur de la tristesse,
Garde-toi d'arborer des signaux d'allégresse.
Oh ! je veux exhaler mes chagrins trop cuisants,
Et de cendre d'abord souiller mes cheveux blancs ;
Laisse ma main suspendre au mât de ton navire

Uné voile funèbre où le vent qui soupire
Aux rivages lointains raconte ma douleur.
Mais si Pallas, dont l'œil puissant et protecteur
Veille sur notre race et sur nos citadelles,
Si l'auguste déesse, en ses secours fidèles,
Dans le sang écumant du monstre furieux
T'accorde de tremper un bras victorieux,
Des ordres paternels conserve la mémoire ;
Et, le front couronné des rayons de la gloire,
En revoyant, mon fils, le sol de tes aïeux,
Que ton mâât, dépouillant ces signaux ténébreux,
Se revête aussitôt d'autres voiles flottantes
Qui brilleront au loin de couleurs éclatantes,
Afin de dissiper de mon cœur affligé
Le deuil où ton absence, hélas ! m'aura plongé ;
Et que j'annonce alors, en voyant tes antennes,
Ton glorieux retour à la ville d'Athènes. »

Tel, de ces monts glacés, aux sommets nébuleux,
Le vent dissipe au loin sous son souffle fougueux
Les nuages épais qui planaient sur leur cime,
Tel un oubli fatal dont il est la victime
Éloigne de Thésée, au suprême moment,
Ces ordres jusqu'alors gardés si constamment.
Mais, du haut des remparts, dans sa cruelle attente,

Le père cherche au loin des yeux la voile errante.
A peine sur les flots il voit, au gré des vents,
Le funèbre étendard flotter à plis mouvants,
Que du front menaçant d'une roche hautaine
Il se précipita, dans sa douleur soudaine ;
A cet aspect fatal, croyant son fils, hélas !
Victime du destin et d'un cruel trépas.
Ainsi, dès qu'il revoit la demeure natale
Que le trépas d'un père alors rend si fatale,
Au coup qui vint frapper la fille de Minos,
Lorsqu'il la délaissa dans l'île de Naxos,
Thésée, en qui revit la voix de la nature,
Ressent son cœur frappé d'une égale blessure.
Mais elle, dont l'œil perd au loin l'esquif errant,
Sent redoubler toujours son chagrin dévorant.

Parmi tant de tableaux que l'art y fait éclore,
Sur le riche tissu l'œil aperçoit encore
Et le chœur de Silène et le dieu de Nysa.
Volage adolescent, et l'œil brûlant déjà,
Il te cherche, Ariane, en son ardente ivresse ;
Les bacchantes en chœur, dans leur vive allégresse,
Font retentir les airs par élan redoublé
Du cri cher à Bacchus : *Évoé ! Évoé !*
D'autres groupes encor, cherchant le doux ombrage,

Agitent dans leurs mains le thyrsé au vert feuillage ;
Ceux-ci vont immoler un taureau pétulant
Dont leur main se dispute un lambeau tout sanglant ;
Les autres de serpents se font une ceinture ;
D'autres portent enfin, pour une orgie obscure,
Orgie à l'œil profane interdite à jamais,
Le van où de Cérès s'épurent les bienfaits ;
D'autres font retentir, animés d'un saint zèle,
Sous leurs doigts effilés les tambours de Cybèle,
Font trembler la cymbale ou soufflent bruyamment
Dans le cornet sonore un long bourdonnement ;
Et d'autres d'une flûte à la voix agaçante
Tirent avec effort une note grinçante.

Tels étaient les dessins, les tableaux merveilleux
Disposés avec art sur le tissu soyeux
Qui voilait richement la couche nuptiale.
Lassés de contempler cette pompe royale,
De Thessalie enfin les essaims curieux
Consentent à quitter le couple glorieux :
Au souffle matinal du Zéphyre volage,
La mer au flot dormant s'agite sur la plage
Et s'éveille aux rayons d'un soleil indécis ;
Le flot pousse le flot sur les bords assoupis,
Se berce mollement aux brises de l'aurore

Et renvoie aux échos un long rire sonore :
Mais le vent par degrés souffle plus fortement,
Le flot de plus en plus grossit en écumant,
Et réfléchit du jour la lumière argentée.
Ainsi le flot mouvant de la foule agitée
Se presse et se dissipe, et sortant du palais,
Chacun reporte enfin chez lui ses pas distraits.

Ensuite vient Chiron, qui du haut des montagnes
Descend pour apporter les tributs des campagnes ;
Flore les réunit sous de tendres liens :
Les fleurs qu'on voit briller aux bords thessaliens,
Et le lis que Zéphyre, aux rayons de l'Aurore,
Près de l'onde limpide, au printemps fait éclore,
Chiron les a tressés en festons odorants ;
Tout le palais sourit de parfums enivrants.

Délaissant de Tempé la retraite divine,
Tempé, séjour propice aux chœurs de Mnémosync,
Et que voilent toujours des ombrages rians,
Vient encore Pénéée, apportant des présents.
Il offre le laurier au verdoyant feuillage
Et chéri d'Apollon, le hêtre au doux ombrage,
Le platane, berçant sa cime dans les airs,
Et le peuplier svelte, avec les cyprès verts ;

Puis autour du palais les place avec mesure,
Pour former au sommet un dôme de verdure.

Puis le fils d'Iapet, dont l'art ingénieux
Déchaina contre lui la colère des cieux :
Du céleste courroux il porte encor la trace ;
Le souverain des dieux, pour punir son audace,
Autrefois l'enchaina sur un roc menaçant,
Où son cœur arraché, mais toujours renaissant,
Des vautours affamés devenait la pâture.
Enfin le roi des dieux, de toute la nature,
Le puissant Jupiter, son épouse, ses fils,
Arrivent de l'Olympe aux noces de Thétis.
Il n'est que toi, Phébus, que ce concours n'entraîne,
Et ta sœur, de l'Ida fidèle souveraine.

Au banquet nuptial, convives gracieux,
Dès que furent assis les héros et les dieux,
D'un pas faible et tremblant soudain les Parques blêmes
Arrivent pour chanter les oracles suprêmes.

Une tunique blanche, et déroulant aux bords
Une frange de pourpre, enveloppe leurs corps,
Et, suivant de leurs pas les mouvements débiles,
S'y colle et sur leurs pieds descend à plis mobiles.

Des rubans, de la neige affaiblissant l'éclat,
Ceignent leurs fronts marqués d'un léger incarnat.
Chacune gravement suit son œuvre éternelle :
Leur main gauche retient la quenouille fidèle ;
L'autre, légèrement, guide et forme à la fois
Le long fil qui se roule aussitôt sous les doigts ;
Sous le pouce rapide il s'étend, tourne et vibre,
Et le fuseau s'agite en mobile équilibre.
Des filles du Destin l'œuvre ainsi s'accomplit :
Le long fil sous leur dent sans cesse se polit,
Et de légers flocons de la laine épluchée
Vont se coller au bord de leur lèvre séchée.
Sur le riche parquet des corbeilles de joncs
Retiennent à leurs pieds les moelleuses toisons.
Puis, en accomplissant cette tâche éternelle,
Les trois Sœurs, d'une voix sonore et solennelle,
Proclament de concert, dans la langue des dieux,
Les oracles certains écrits au front des cieux :

« Illustre protecteur, soutien de l'Émathie,
O toi dont les vertus rehaussent tant le prix,
Toi que couronneront les triomphes d'un fils,
Écoute des trois Sœurs l'auguste prophétie ;
Et vous, à qui les pas du Destin sont unis,

« Courez, selon vos lois, courez, fuseaux rapides ;
Courez, et pour Hymen filez des jours limpides.

« Il apparaît aux bords du limpide horizon,
Vesper, qui des époux comble la douce attente ;
Et l'épouse déjà suit la trace éclatante
Que pour elle décrit son amoureux rayon.
Il vient, le doux objet que ton amour réclame,
Celle qui doit verser tous ses feux dans ton âme,
Et, collant à ton cou l'albâtre de ses bras,
Donner à ton sommeil d'ineffables appas !

« Courez, selon vos lois, courez, fuseaux rapides ;
Courez, et pour Hymen filez des jours limpides.

« Jamais pour un mortel, non, l'enfant de Cypris
N'alluma les flambeaux de plus doux hyménées,
Et ne soumit jamais les âmes enchaînées
Aux nœuds qu'il a formés pour Pélée et Thétis.

« Courez, selon vos lois, courez, fuseaux rapides ;
Courez, et pour Hymen filez des jours limpides.

« De vous naîtra ce fils par les destins promis,
Ce héros des combats, l'impétueux Achille,

Dont le front glacera les plus fiers ennemis,
Et dont le pied brûlant, dans son essor agile,
Devancera la biche et le faon insoumis.

« Courez, selon vos lois, courez, fuseaux rapides;
Courez, et pour Hymen filez des jours limpides.

« Qui pourra s'égalier à ce vaillant héros,
Quand du sang des Troyens les rives phrygiennes
Rouleront sur leurs bords les innombrables flots;
Quand, après bien des ans et de bien longues peines,
On verra dévaster les murailles troyennes
Par l'un des héritiers du parjure Pélops?

« Courez, selon vos lois, courez, fuseaux rapides;
Courez, et pour Hymen filez des jours limpides.

« Les mères, en pleurant le trépas de leurs fils,
Rendront plus d'un hommage à sa valeur guerrière;
Et, souillant leurs cheveux de cendre et de poussière,
Et déchirant leur sein, maudissant la lumière,
De ses brillants exploits illustreront le prix.

« Courez, selon vos lois, courez, fuseaux rapides;
Courez, et pour Hymen filez des jours limpides.

« Comme le moissonneur, sous les feux de l'été,
Couche les épis d'or sur le sillon fertile,
Les guerriers d'Ilion sous le glaive d'Achille
Vont joncher de leurs corps le sol ensanglanté.

« Courez, selon vos lois, courez, fuseaux rapides ;
Courez, et pour Hymen filez des jours limpides.

« Elle sera témoin de tes faits glorieux,
L'onde qu'à l'Hellespont déroule le Scamandre,
Quand les morts, entassés sur ses bords spacieux,
Empêcheront les eaux fumantes de s'étendre,
Et rougiront de sang le fleuve furieux.

« Courez, selon vos lois, courez, fuseaux rapides ;
Courez, et pour Hymen filez des jours limpides.

« Enfin elle dira ta bouillante valeur,
D'un funeste trépas cette jeune victime,
Quand le bûcher fumant recevra sur sa cime
Les membres éclatants d'une vierge en sa fleur.

« Courez, selon vos lois, courez, fuseaux rapides ;
Courez, et pour Hymen filez des jours limpides.

« Car, après bien des ans, quand les peuples d'Argos,
Favorisés enfin de l'altière Fortune,
Auront pu renverser les remparts de Neptune,
Polixène, ravie à ses jours les plus beaux,
Sous le glaive portant sa tête fléchissante
Et le genou ployé sous sa robe flottante,
Teindra de son sang pur la tombe d'un héros.

« Courez, selon vos lois, courez, fuseaux rapides ;
Courez, et pour Hymen filez des jours limpides.

« Hâte-toi donc, Hymen, consacre ces beaux nœuds ;
Allume à tes flambeaux des rayons d'allégresse ;
Que l'époux dans ses bras reçoive une déesse ;
Que la belle Thétis soit rendue à ses vœux.

« Courez, selon vos lois, courez, fuseaux rapides ;
Courez, et pour Hymen filez des jours limpides.

« Lorsque tu reverras le rayon matinal
Dorer en s'éveillant les campagnes de Flore,
Ta nourrice, attentive au jour qui vient d'éclorre,
Ne ceindra plus ton cou du collier virginal.

« Courez, selon vos lois, courez, fuseaux rapides ;
Courez, et pour Hymen filez des jours limpides.

« Elle ne perdra pas l'espoir doux et flatteur
De préparer enfin ta couche d'hyménée,
Ta mère, ni de voir sa fille couronnée
De jeunes descendants, son éternel honneur.

« Courez, selon vos lois, courez, fuseaux rapides ;
Courez, et pour Hymen filez des jours limpides. »

Tels furent les destins, le sort prédestiné
Que les Parques chantaient au couple fortuné ;
Car autrefois, quittant leurs cités glorieuses,
Les dieux venaient souvent dans les maisons pieuses,
Et présidèrent même à leur solennité
Tant que la terre aima la voix de l'équité.
Bien souvent Jupiter, de la voûte azurée,
Vint visiter ici sa demeure sacrée,
Quand l'année amenait les jeux Olympiens,
Où roulaient bruyamment cent chars aériens ;
Souvent le dieu Bacchus, du sommet du Parnasse,
Les bacchantes en chœur, errantes sur sa trace,
En foule descendaient au séjour des mortels,
Quand Delphe allait porter ses dons sur les autels ;
Bien souvent on a vu le dieu Mars en furie,
La déesse Pallas, la vierge Rhamnusic,
De leur présence auguste animer aux combats
Les guerriers valeureux, quand fléchissait leur bras,

Mais lorsque de forfaits la terre fut souillée,
Que du cœur des humains la justice exilée
Enfin céda la place à la cupidité ;
Que dans le sang d'un frère un frère transporté
Plongea, sans tressaillir, une main parricide ;
Que le fils endurci put voir d'un œil aride
Ses vieux parents tomber sous les coups du trépas ;
Que, des chastes vertus en détournant ses pas,
Le père fit des vœux pour que la mort d'avance,
De son fils premier-né vint ravir l'existence ,
Pour guider sans témoin à son lit nuptial
Une jeune marâtre, encor lis virginal ;
Qu'une mère impudique, outrageant la nature,
Osa souiller d'un fils la robe chaste et pure ;
Quand le bien et le mal se furent confondus,
Qu'on ne put distinguer ni crimes ni vertus,
Loin du cœur des humains les dieux se retirèrent :
Au céleste séjour dès lors ils remontèrent ;
Et des profanes yeux pour jamais écartés,
Ils ne paraissent plus à nos solennités.





COMMENTAIRE



COMMENTAIRE

« Une douzaine de morceaux d'un goût exquis, pleins de grâce et de naturel, l'ont mis au rang des poètes les plus aimables. Ce sont de petits chefs-d'œuvre où il n'y a pas un mot qui ne soit précieux, mais qu'il est aussi impossible d'analyser que de traduire. On définit d'autant moins la grâce qu'on la sent mieux. Celui qui pourra expliquer le charme des regards, du sourire, de la démarche d'une femme aimable, celui-là pourra expliquer le charme des vers de Catulle. Les amateurs les savent par cœur, et Racine les citait souvent avec admiration. On peut croire que ce poète tendre et religieux ne parlait pas des épigrammes obscènes ou satiriques du même auteur, qui, en général, ne sont pas dignes de lui, même sous le rapport du bon goût. Il y en a plusieurs contre César, qui, pour toute vengeance, l'invita à souper. Il ne faut pas trop admirer César, car les épigrammes ne sont pas bonnes ; et je croirais volontiers que le tact fin de César fit grâce aux épigrammes en faveur des madrigaux. Si Catulle lui récita ses

vers sur le *Moineau de Lesbie*, et son épithalame de *Thétis et Pélée*, son hôte dut être content de lui; il dut voir dans Catulle un génie facile, qui excellait dans les sujets gracieux, et pouvait même s'élever au sublime de la passion. »

(LA HARPE, *Cours de Littérature.*)

Ce passage du grand critique me frappa; je crois lui devoir ma première lecture des poésies de Catulle, d'où naquit aussitôt mon admiration pour le précurseur d'Horace et de Virgile.

Catulle avait beaucoup voyagé, et sa muse aima à s'inspirer de l'impression de ses voyages. Il était grand admirateur de Callimaque et de Sapho. On a prétendu qu'il donna à sa maîtresse le nom de Lesbie (*), comme un hommage à la célèbre Lesbienne, dont il a fait résonner la lyre.

(*) Clodia, était le vrai nom de la maîtresse de Catulle, au rapport d'Apulé.



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

TABLE

CATULLE

	Pages.
Notice.	VII
A Cornélius Népos.	3
Au Moineau de Lesbie.	7
Sur la Mort du moineau de Lesbie.	11
A Fabullus.	15
Le Dieu des jardins.	19
A Lesbie.	23
Fragment.	27
Noces de Thétis et Pélée.	31
Commentaire.	59

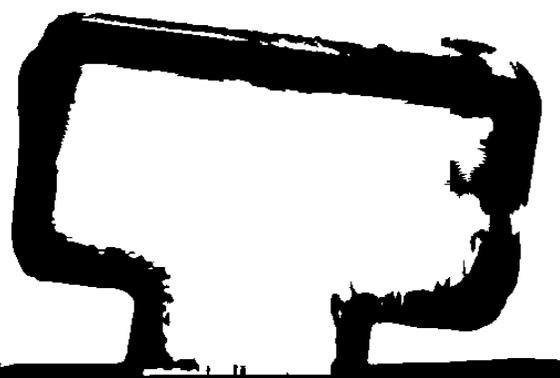
VIRGILE

Le Moret.	63
Commentaire.	75

4 DE61







A LA MÊME LIBRAIRIE

- Clement d'Alexandrie, sa doctrine et sa polémique**, par l'abbé J. Soguat : 1 beau volume in-8. 6 fr.
- L'Esprit des autres**, recueilli et raconté par Édouard Fournier ; 3^e édition revue et très-augmentée ; 1 charmant vol. in-16. 3 fr.
Il en a été tiré 100 exemplaires sur papier vergé. 6 fr.
- Études d'histoire et d'économie sociale**, par Pierre Clément, de Plaquet ; 1 beau vol. in-8. 7 fr.
- Contes et poèmes**, par Auguste Barbier ; 10^e édition, revue et corrigée ; 1 vol. grand in-18 Jésus, papier glacé. 50
- Juvénal à Paris, sa vie et ses satires**, par Jules Dupuis ; 1 joli vol. in-18. 1 fr.
- Les lignes de la main, révélés et expliqués, art de connaître la vie, le caractère, les aptitudes et la destinée de chacun, d'après la seule inspection des mains**, par M. A. Desbarrolles ; 1 fort vol. grand in-18 Jésus, orné de planches servant à l'intelligence du texte. 4 fr.
- Poésies populaires serbes, traduites sur les originaux, avec une introduction et des notes**, par Auguste Dozon, chancelier du consulat général de France à Belgrad ; 1 vol. grand in-16 Jésus. 3 fr.
- Récits d'un chasseur**, par Jean Turgénief, traduits par H. Deveau ; 2^e édit. ; un beau vol. in-18 Jésus, illustré de jolies vignettes dessinées par Godfroid Durand. 4 fr.
- Terentius**, traduit en vers français par le major Tainay ; 2 vol. grand in-18 Jésus ornés de jolies vignettes. 6 fr.
- Le Vieux œuf, histoire ancienne des inventions et découvertes modernes**, par Édouard Fournier ; 2 jolis vol. in-18. 7 fr.
Il en a été tiré 50 exemplaires sur papier vergé. 10 fr.